

affectent ? Parce que, incapables de suffire à nos besoins, nous dépendons des autres. Nous exportons ce qui est le produit de la richesse du sol, rien de ce qui est le produit de l'intelligence et de la haute industrie : cela, nous l'achetons des autres.

La matière nous domine. S'agit-il d'amonceler sans goût de la brique, du fer et du mortier, tout le monde est satisfait. Mais le moindre effort vers le beau, la moindre manifestation de l'idéalisme se heurte à l'apathie générale. Pour peu que cela continue, nous deviendrons la risée du monde. Certes, les nations doivent assurer leur développement matériel avant de pourvoir aux besoins de l'esprit. L'enfant apprend à marcher avant d'apprendre à lire. Le temps n'est-il pas venu, pour le Canada, de s'occuper de l'esprit ? Nous n'entendons parler que de " progrès ", de " prospérité ", " d'expansion extraordinaire "... Très bien ! Mais alors, où va cet immense pays qui développe ses muscles au détriment de son cerveau ? Hélas ! une autre nation plus éclairée viendra, qui saura mettre à profit cette force brutale cultivée avec tant de soins. Ce n'est pas la force qui mène le monde, c'est la pensée ! Comme les nations qui ont négligé la vie de l'âme, nous mourrons dans notre bêtise épaisse ; nous mourrons, ou plutôt nous crèverons, car pour mourir il faut une âme ! Mourir, c'est survivre à sa poussière et nous tiendrons tout entiers dans notre poussière, sans que voltige dans le domaine immatériel, la somme de notre effort national, sans laisser une idée, sans même un souvenir...

Au secours !

Nous côtoyons l'abîme ; il est plus patriotique de crier gare ! que de masquer avec des fleurs le bord du précipice.

Ah ! si une seule des provinces canadiennes voulait secouer le joug du matérialisme, il serait intéressant de constater quel rapide ascendant elle prendrait sur les autres. Ah ! si la province de Québec voulait essayer !

Mais pour penser à cela, nous sommes trop distraits par les jalousies qui sapent nos forces, par les rivalités mesquines, les misérables chicanes souvent grosses de conséquences.

Au moins, il ne sera pas dit que l'Ecole littéraire aura été plus longtemps paralysée par des entraves de ce genre. Nous demandons pardon aux anciens camarades que nous aurions offensés, et nous les prions de venir prêter à la cause sacrée l'appui de leur